

2012

*par Reinal*

*Hommage de l'auteur S/R*

MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE

BEYROUTH (Syrie)

Tome III, Fasc. II

pp. 27\*-34\*

---

P. S. RONZEVILLE, S. J.

**EXTRAITS BIBLIOGRAPHIQUES**



1909



---

*Mélanges de la Faculté Orientale.*

T. III, Fasc. II.

Bibliographie pp. 27\*-34\*

---

F. MACLER. — *Mosaïque orientale*. I. Epigraphica - II. Historica. Paris, Geuthner, 1907. IV-93 pp. 8°, avec 8 fig. dont 1 fotogr.

Nouveau spécimen de la louable fécondité de l'auteur, cet opuscule répond bien à son titre : le premier morceau (1) n'a même rien à voir avec l'Orient, si ce n'est que l'illustration en est due au crayon de M. Macler père, qui, en faisant ses jolis croquis, demandait à son fils « si c'était bien ainsi qu'on travaillait dans le Şafâ, ou dans le Haurân, lorsqu'on se trouvait en face d'un monument antique ». On sait que M. Macler a voyagé deux fois en Syrie avec M. R. Dussaud : *l'inscription syriaque de S<sup>te</sup> Anne à*

---

(1) Note sur quelques écussons relevés à Münster dans le Haut-Valais.

*Jérusalem et l'inscription arabe du brancard de Sahwet el-Khidr* sont des glanures de cette double expédition, si fructueuse pour la connaissance de régions archéologiques peu explorées. Avec une *inscription punique au Musée archéologique de Genève* (1) et une *note sur l'inscription arménienne de la cathédrale de Bourges*, on a le contenu de la partie épigraphique. La partie historique contient la *notice syriaque d'un manuscrit arménien*, d'intéressants *documents relatifs à l'imprimerie arménienne établie à Marseille sous le règne de Louis XIV*, enfin la curieuse *requête de Ovanès Oglou Kivork et Carabet frères*, adressée à Louis XVI, pour l'intéresser aux malheurs de leur commerce de fil de chèvre. Un bon index termine le petit recueil, qui fait honneur à la « *Vielseitigkeit* » de l'orientaliste.

Je n'ai malheureusement pas qualité pour apprécier les « *Historica* » ; mais je trouve que l'inscription arabe du brancard de Sahwet el-Khidr n'a pas l'importance que lui a accordée M. Macler (2), et je crois pouvoir faire avancer la lecture de l'inscription « *syriaque* » de Jérusalem, grâce aux estampages que j'en ai rapportés au mois de Novembre dernier (3).

Cette inscription, dont M. Macler donne une excellente reproduction photographique, due à l'amabilité des Pères Blancs, est gravée sur la tranche d'une pierre tombale chrétienne, qui avait 0<sup>m</sup>,45 de long lorsqu'elle fut acquise à Jaraś : elle est complète et sa lecture matérielle n'offre pas de difficulté sérieuse lorsqu'on dispose d'un bon estampage, ce qui a manqué à M. Macler. Le dessin ci-joint, fait d'après la photographie des PP. Blancs et mes deux estampages, montre du premier coup que l'inscription n'est pas « *syriaque* » sine addito, mais bien syro-palestinienne. Sa provenance et le fait qu'elle constitue, je crois, le premier monument lapidaire connu dans cette écriture et dans ce dialecte, lui donnent une importance réelle, sur laquelle M. Macler aurait peut-être pu insister davantage. L'interprétation du texte ne laisse pas, que d'être un peu embarrassante. A Jérusalem même, je n'avais pu en tirer aucun sens satisfaisant ; celui que je propose aujourd'hui ne me satisfait qu'à moitié, bien que la teneur générale de l'inscription me paraisse tout à fait assurée. Sur les deux premières lignes, le doute n'est pas possible ; il faut lire : מרא אלהא (4). A la 4<sup>e</sup> ligne, נפשה

(1) On aurait aimé une reproduction de ce monument, pour contrôler la lecture du nom propre nouveau, semble-t-il, qu'il fournit.

(2) Elle est tout aussi bien chrétienne : on retrouvera les mêmes idées, plus ou moins développées, dans nombre d'*anthologies poétiques* ou d'*élégies* et d'*éloges funèbres* de circonstance.

(3) Qu'il me soit permis, puisque l'occasion s'en présente, d'offrir à mes aimables hôtes du Séminaire de Sainte Anne l'expression de ma profonde reconnaissance, pour la libéralité avec laquelle ils m'ont autorisé à profiter des trésors accumulés dans leur musée biblique.

(4) La lecture adoptée par M. Macler pour le premier mot : קרא, lui a été suggérée par l'impossibilité de trouver autrement un sens plausible à son texte ; mais jamais le פ, en palestinien pas plus qu'en syriaque, n'offre cette forme.

est certain, et, à la dernière, דעבדיך « de tes serviteurs » l'est également (1). J'ai mis fort longtemps à déchiffrer la 3<sup>e</sup> ligne, croyant d'abord y voir deux mots, dont le 1<sup>er</sup> aurait été פיה, épithète appliquée à Dieu, puis un mot commençant par le פ retourné (2), qui, dans l'écriture palestinienne chrétienne, sert à rendre le π grec ou même parfois le ܥ de certains mots syriaques d'emprunt. Mais le caractère qui suit



cette lettre étant également recourbé et ne pouvant être, par conséquent, aucune des deux lettres Noun et Lamed, dont on a des spécimens dans le même monument, il s'ensuit que ces deux traits appartiennent à une seule et même lettre, c'est-à-dire à un ה, de forme d'ailleurs tout à fait caractéristique pour l'écriture palestinienne : ce qui nous donne un seul mot pour cette ligne, à savoir נפלאותא (3).

Reste le second mot de la 4<sup>e</sup> ligne : à Jérusalem ainsi qu'à Beyrouth, j'ai été d'abord tenté de lire אקב, comme M. Macler, et de voir dans le mot une déformation de עקב, dans le sens de « rémunération ». Mais cette hypothèse ne résiste pas devant

(1) L'état actuel de la pierre ne permet pas de savoir si les deux ד du mot sont pointés à l'intérieur : je serais porté à le croire. Le Kaph n'a pas la forme finale ; mais sa valeur est certaine.

(2) La valeur פ est exclue par comparaison avec la forme de cette lettre, certaine à la dernière ligne.

(3) La forme du Noun initial pourrait inspirer quelque doute ; mais, ici comme ailleurs, il faut tenir compte soit de la maladresse du graveur, soit de l'usure accidentelle de la surface épigraphique. Une lettre de cette forme n'existe dans aucun alphabet syro-palestinien.

plusieurs faits matériels : le  $\text{p}$  palestinien n'est jamais aussi arrondi par le haut ; de plus, les appendices qui semblent le couronner me paraissent, après examen minutieux, être plutôt des accidents de la pierre ; enfin, les  $\gamma$  de cette forme cintrée sont fréquents dans les manuscrits palestiniens (1). Le mot doit donc être lu ארב.

Il n'y a donc, dans cette inscription, aucun nom propre : ce ne peut être qu'une courte eulogie. Par suite, le nom du défunt devait se trouver sur la tranche opposée du bloc, qui, à mon avis, devait être plus long et posé à plat, soit directement sur la fosse, soit sur une base rectangulaire monolithe ou maçonnée, simple ou à degrés, comme dans les monuments funéraires des Syriens et des autres Orientaux modernes.

Le sens général de l'inscription est indubitablement celui qu'on retrouve à satiété dans les épitaphes syriaques et qui répond, en définitive, à la formule liturgique : *Requiem aeternam dona ei Domine*. On peut en voir des spécimens dans le recueil de Chwolson (2), dans les inscriptions de Salamas (3) et ailleurs. La dernière publication de M. Pognon en offre plusieurs, dont la comparaison avec notre texte est intéressante (4) ; tel est, en particulier, d'abord le n° 52, qui remonte au VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècle :

נְסַ סַבְבַּסָּ חַד וְיִתְמָ לְחַבְבִּי

« Que son repos (ou sa tombe) soit à jamais tranquille avec les justes ! ».

On dirait presque la même formule ! Grammaticalement toutefois les deux invocations ne sont pas identiques. Dans notre texte, le mot נִיאָחַת me paraît être l'état construit de נִיאָחַתָּא qui existe en syriaque : نِسْأُ (cf. l'arabe vulgaire نياحة).

Une autre inscription beaucoup plus ancienne du recueil de M. Pognon a également d'étroites affinités avec la nôtre ; c'est le n° 41, qui, quoique rédigé en langue syriaque, émane de Juifs et est écrit en caractères hébreux carrés :

נִיחַ ה' נַפְשָׁה דִּיּוֹסֶק

« Accorde, Seigneur, le repos à l'âme de Joseph ! »

Comme dans ce texte, on serait presque tenté de voir dans le mot נִיאָחַת un Pa'el de נִיחַ à l'optatif ; mais ce serait téméraire. Dans notre inscription, ce qui rend la construction grammaticale difficile à dégager, c'est l'indécision du sens qu'il faut

(1) Cf. par exemple, le tableau des alphabets araméens annexé par J. Euting aux *Syrisch-nestoriantische Grabinschriften* de Chwolson.

(2) *Syrisch-nestorian. Grabinschriften* : n<sup>os</sup> 66, 83, 27, 39 etc., etc.

(3) *Journ. Asiat.*, 1885, I, p. 44 seq.

(4) *Inscriptions sémitiques de la Syrie...* n<sup>os</sup> 75, 111 et 116. Cf., pour toutes ces formules, *Num.* 23,10 et *Luc.* 14,14 et comparez les n<sup>os</sup> 95, 116 du recueil de M. Pognon, où l'emprunt biblique saute aux yeux. Cf. également la formule, incomplètement conservée d'une inscription juive de la nécropole de Joppé (*Répertoire d'épigr. sémit.*, II, n° 578).

attribuer au mot אַרְבּ. Si on le prenait dans l'acception connue d'« esprit », la teneur de l'inscription resterait tout à fait obscure ; c'est pourquoi, me basant sur le n° 52 de M. Pognon, je propose de voir dans אַרְבּ et dans le ך qui suit, une préposition composée signifiant « auprès de, avec, parmi », analogue, dans sa composition à ך על « sur », qui est fréquente dans le dialecte chrétien de la Palestine. L'ensemble de l'inscription signifierait donc :

« Seigneur Dieu, (que) le repos de son âme (soit) auprès de tes serviteurs ! »

Ce qui nous ramène équivalement aux formules précitées, dont le sens fondamental est : « Que son âme repose avec celles des justes ! ». Quoi qu'il en soit des difficultés grammaticales de notre texte, (un spécialiste de ce dialecte pourra, sans doute, les résoudre), il me paraît tout à fait hors de doute, qu'il ne renferme aucun nom propre et qu'il offre tout simplement une variante locale, syro-palestinienne, de la vieille formule hébreo-chrétienne « Requiescat in pace ! ».

La date du monument ne se laisse pas fixer avec précision : comme M. Macler, fondé sur de simples considérations paléographiques, je le placerais entre le VII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle, avec une erreur possible d'un siècle en plus ou en moins entre ces deux dates extrêmes.

Avril 1908.

SÉB. RONZEVALLÉ, S. J.

ORAZIO MARUCCHI. — *Manuale di archeologia cristiana*. Roma, Desclée, 1908. VI-402 pp. 8°, ill.

Cet élégant volume, dû à la plume féconde de l'éminent disciple de J.-B. de Rossi, est spécialement destiné aux séminaires d'Italie et répond à un désir du Saint-Père. Il sera également le bienvenu pour tout débutant, désireux d'explorer rapidement un domaine de plus en plus cultivé de nos jours. Comme le dit la préface : « Il presente manuale è la traduzione italiana di un compendio fatto sui miei tre volumi che hanno per titolo *Elementi d'archeologia cristiana* (Desclée et Lefebvre, 1900, 2<sup>a</sup> ediz. 1909) ; e comprende ciò che è assolutamente indispensabile a sapersi per avere almeno un concetto generale della cristiana archeologia come studio sussidiario della teologia dogmatica e della storia ecclesiastica.

« Precede un breve trattato sulle fonti dell'archeologia cristiana, cui fa seguito un compendio della storia delle persecuzioni dal punto di vista specialmente archeologico. Si passa quindi ad uno studio degli antichi cimiteri cristiani, trattandosi in modo speciale delle catacombe romane. Della topografia cimiteriale si dà un riassunto generale, ma si pubblicano in un quadro sinottico tutti gli antichi documenti topografici che illustrano le catacombe ; la quale pubblicazione sarà di grande comodità ai lettori, risparmiando ad essi di ricorrere ai grandi volumi della *Roma sotterranea* del De Rossi. Segue un cenno sui principali cimiteri d'Italia e delle altre regioni. Viene poi un trattato di epigrafia cristiana, un altro di arte antica, e finalmente si parla delle basiliche cristiane, della loro origine e della loro decorazione ; e si chiude, analogamente a ciò che si è fatto per i cimiteri, dando un catalogo delle principali basiliche antiche. »

Bien qu'il ait mis à profit, du moins dans les références, les ouvrages similaires, plus développés, de Kaufmann (1) et de Dom Leclercq, le présent manuel est bien un résumé des « Eléments ». Dans l'un comme dans l'autre, à peu d'exceptions près, tous les monuments reproduits, tous les types formant le substratum de la théorie sont empruntés à l'archéologie chrétienne de Rome ou de l'Italie. M. Marucchi reste encore très sceptique à l'égard de la nouvelle école fondée par M. Strzygowski, école qui a gagné, entre autres adhérents, les deux émules précitées de l'archéologue pontifical. Il nous semble cependant que, même dans un manuel destiné à des séminaristes italiens, on aurait pu signaler, en quelques mots, le mouvement qui tend à modifier la conception qu'on se faisait jusqu'ici de l'art chrétien occidental. M. Marucchi, qui, dans sa bibliographie générale n'a pas hésité à enregistrer l'ouvrage, certainement partial, de Sybel, et à le citer encore plus d'une fois dans les notes de son livre, aurait pu, sans renoncer le moins du monde à ses convictions personnelles, consacrer aux travaux de M. Strzygowski un peu plus qu'une brève référence, qui ne donne pas même le titre entier de l'ouvrage visé (2). Au simple point de vue pratique, la chose aurait été, ce semble, opportune, car parmi les nombreux lecteurs du *Manuale*, plusieurs seront forcément autodidactes et se trouveront passablement dépaysés, lorsque pour développer leurs connaissances, ils viendront à ouvrir le grand *Manuel d'archéologie Chrétienne* de Dom Leclercq, auquel l'auteur se réfère avec une fréquence marquée.

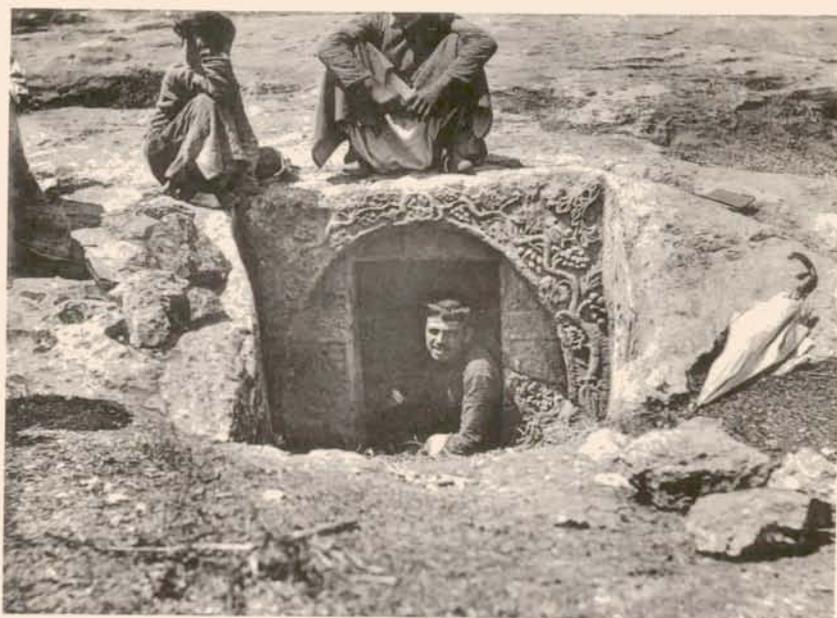
Il n'en restera pas moins vrai, malgré ces légères critiques, que le public spécial auquel l'ouvrage est destiné, trouvera dans ce volume commode à manier et d'une lecture attachante, toutes les qualités de solidité et de distinction qui rendent si précieux parmi nous les travaux du docte archéologue romain.

Puisque l'occasion s'en présente, je me permettrai de dire ici un mot rapide de l'œuvre de Dom Leclercq. Je n'ai rien à ajouter aux éloges que lui a décernés une presse déjà très étendue. La prodigieuse érudition du savant Bénédictin a fait de ce Manuel de grande envergure, le complément provisoire, mais aussi l'introduction nécessaire du *Dictionnaire d'archéologie Chrétienne* rédigé par lui en collaboration avec son docte confrère, Dom Cabrol. Les quelques observations de détail que j'aurais à présenter à l'auteur n'ont pas leur place ici, et je crois que d'autres les lui ont déjà proposées. Quant à sa méthode, on serait injuste de la critiquer avant l'achèvement du Dictionnaire lui-même. Il est, d'ailleurs, probable que la prochaine édition de l'ouvra-

(1) Récemment traduit en italien et publié par la maison Pustet de Rome.

(2) P. 202, note 2. C'est du moins la seule référence que j'aie pu relever. A propos de bibliographie je me permettrai encore d'exprimer un souhait pour la seconde édition du *Manuale*. Pour des débutants, ce sont des bibliographies raisonnées qu'il faudrait donner, et non pas ces listes alphabétiques qui ne peuvent servir de guide dans le choix des lectures, surtout lorsque, comme dans les listes de M. Marucchi, le nombre des volumes, le format etc., ne sont pas toujours indiqués. Je pense que ces petites lacunes très faciles à combler dans une prochaine édition, sont l'effet de la précipitation avec laquelle ce volume a été traduit du français : les seules fautes d'impression trahissent suffisamment le fait.





ge, bénéficiant des articles du Dictionnaire et du progrès général réalisé par l'archéologie chrétienne, nous apparaîtra sous une forme sensiblement différente de la première : en attendant, on ne peut méconnaître que, tel qu'il est, le *Manuel* fait entrer l'archéologie chrétienne dans des voies nouvelles. Ce résultat, Dom Leclercq le doit, avant tout, à sa vaste information et à la puissance de synthèse qui éclate dans son œuvre, notamment dans les chapitres préliminaires de son 1<sup>er</sup> volume. C'est là, on peut le dire, le premier essai de « philosophie de l'art chrétien » qui ait été tenté jusqu'ici. Mais Dom Leclercq doit aussi beaucoup aux intuitions de M. Strzygowski sur les origines orientales de l'art chrétien, et il le reconnaît sans hésitation. L'adoption, la systématisation pondérée de ces idées fécondes, bien que parfois très audacieuses, donnent à son livre sa note caractéristique. Déjà même, en France, ce n'est plus la question générale « Orient oder Rom » qu'on se pose, mais bien « Orient ou Byzance », témoin le récent article de M. Bréhier dans la *Revue archéologique* (1907, II, p. 396) (1). C'est là l'indice d'un progrès réel dans le sens de la précision et des nuances. Lorsque cette première effervescence sera passée, que les appréciations auront l'allure calme et froide qui sied à la science objective, le départ du bon et du mauvais grain sera chose aisée, et nul doute alors que les opposants de la première heure aux théories nouvelles n'en viennent à y donner loyalement leur adhésion, du moins dans tout ce qu'elles auront conservé de solide et de vraiment acceptable. Ce qui pourra retarder ce moment, c'est, sans contredit, la pénurie de matériaux de bon aloi. L'Orient commence à peine à livrer quelques-uns de ses secrets, et bien des monuments, qu'on croyait avoir suffisamment étudiés, sont susceptibles d'être repris sous un autre jour. Tel est, si je ne m'abuse, le cas d'un petit groupe de tombes chrétiennes de Palestine, que Dom Leclercq n'a pas signalées dans son ouvrage et qui auraient au moins mérité une mention. (Voir planches ci-contre).

Il s'agit de quelques sépultures taillées dans le roc, à Chéfâ 'Amr, en Galilée. Deux d'entre elles offrent, à leur entrée et sur les parois de leur petit dromos, une ornementation des plus intéressantes pour l'histoire de l'art chrétien, du moins en Palestine. Elles sont déjà connues et publiées (2); mais on n'a peut-être pas suffisamment insisté sur leurs particularités artistiques. Un récent voyage à Chéfâ 'Amr m'ayant permis d'en prendre des photographies, j'ai cru utile de les publier à nouveau, ne serait-ce que pour m'éviter de les décrire.

La date de ces deux sépultures, comme d'ailleurs de tout le groupe dont elles font partie, ne saurait être rigoureusement déterminée; je ne crois pas cependant qu'on se trompe beaucoup en les rapportant au siècle qui a précédé l'invasion musulmane. Mais

(1) Ce compte-rendu était déjà rédigé lorsqu'a paru l'article de M. G. Millet (*Ibid.* 1908, I, p. 171), spécialement dirigé contre les hardiesses de M. Strzygowski au sujet du psautier de Munich.

(2) Guérin, *Galilée*, I, p. 413; *Memoirs du Palest. Expl. Fund*, I, p. 340; *Quarterly Statem.* du même *Fund*, 1889, p. 188; 1891, p. 72 et 187; Van Kasteren, *ZDP V*, t. XII (1889), p. 27.

ce qui les rend particulièrement précieuses, c'est la comparaison qu'on peut établir entre l'ensemble de leur ornementation et le style de certains monuments chrétiens de provenance occidentale, par exemple, le sarcophage de Bordeaux (1) et le ciborium de Bagnacavallo (2). Les similitudes sont si étroites, parfois jusque dans le détail des motifs, qu'on ne peut vraiment les attribuer qu'à une tradition artistique commune(3).

Je n'insisterai pas davantage ; mais je ne puis m'empêcher, en terminant, d'exprimer un souhait. Dom Leclercq, auquel la Providence réserve sans doute encore de longues années pour mener son grand œuvre à bien, devrait se décider à traverser un jour les mers et à consacrer quelques mois, sinon quelques années, à l'étude pratique de l'art chrétien de notre Orient. Rien ne remplace la vue directe des monuments dans leur cadre et leur milieu. Un séjour un peu prolongé sur les lieux amène, d'ailleurs, presque inmanquablement, de précieuses rectifications et même des découvertes inattendues.

Avril 1908.

SÉB. RONZEVALLE, S. J.

---

(1) *Manuel*, II, p. 307.

(2) *Dictionnaire d'archéol. Chrét.*, s. v.

(3) Cf. d'ailleurs le *Manuel*, II, 311 seq., pour les sarcophages de Ravenne, et comparez certaines stèles coptes du Musée de Florence, récemment publiées dans le *Bessarione*, Juillet-Décembre 1907, p. 31 ; puis les fresques de Bagaouat (*Dictionn. d'archéol. Chrét.*, s. v. ) ; enfin les sculptures si curieuses de la « petite métropole » d'Athènes (*Athenische Mitteilungen*, 1906, p. 298 et les planches afférentes).